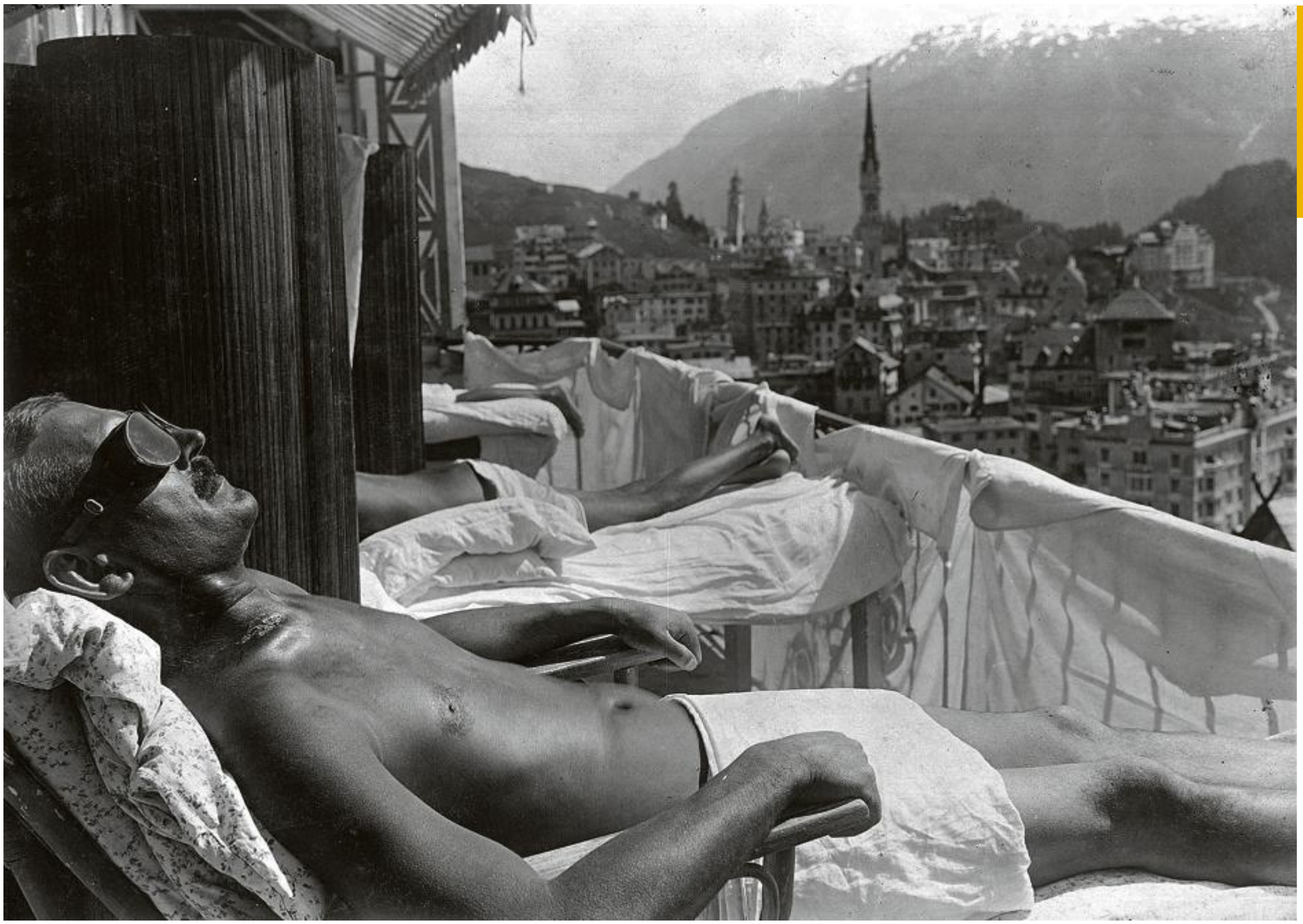

Dans un sanatorium suisse en 1929, le traitement de la tuberculose chirurgicale se fait par héliothérapie. PHOTO JACQUES BOYER. ROGER-VIOLLET

Ecrivains au sana, la toux majeure

De Thomas Mann à Alphonse Boudard, en passant par Jeanne Galzy et Roland Barthes, des auteurs confinés pour cause de tuberculose ont propulsé, pendant près d'un siècle, la littérature de sanatorium au rang de genre à part entière.

Par
FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Le sanatorium, c'est *«la sublimation de l'immobilité en énergie intérieure»*, a dit l'écrivain Robert de Traz. Immobilité et sublimation. On a oublié aujourd'hui cette forme de confinement dû à la maladie : le repos au lit, au soleil et au grand air. Les cures se sont arrêtées dans les années 60 avec les antibiotiques. Mais pendant près de cent ans, les tuberculeux partaient s'isoler dans ces institutions censées les guérir. Beaucoup sont morts d'un mal alors difficilement soignable et très contagieux. Parmi eux, de nombreux écrivains établis ou en devenir. Toute une littérature, souvenirs ou fictions, demeure.

ENNUI ET CRACHATS

Le texte majeur, c'est *la Montagne magique* de Thomas Mann (1924). Son personnage, Hans Castorp, venu visiter quelques jours son cousin Joachim dans un sana en altitude, y reste finalement sept ans. Mais la pionnière dans le genre est une suffragette anglaise, Beatrice Harraden. *Des ombres qui passent* (1894) raconte une histoire d'amour dans une station imaginaire en Suisse. Les idylles en vase clos apparaissent d'ailleurs comme un motif fréquent dans ce type d'écrits. *«Il y a eu bien d'autres textes avant* la Montagne magique, dit le sociologue René Siestrunck, qui a relevé une quarantaine d'œuvres sanatoriales parues entre 1894 et 2012 dans son *Roman du sanatorium* (Transhumances, 2013). *C'est un continent oublié.»* Le sana peut représenter un espace privilégié pour le romancier : unité de temps, unité de lieu, poids de la maladie

CULTURE/

Vue du nouveau sanatorium de Davos, en Suisse, en 1936. PHOTO ULLSTEIN BILD. GETTY IMAGES

et de la mort, il ne manque plus qu'une intrigue. Et si le tubard se trouve à l'écart du monde, il n'en est pas moins plongé dans un chaudron où se croisent les destins et les origines les plus diverses, riches en sentiments et drames. C'est cet aspect de sociabilité potentiellement littéraire, subi, qui a d'ailleurs intéressé Paul Aron, professeur de littérature à l'Université libre de Bruxelles dans son article «La sociabilité des chaises longues.»

La première occurrence de l'expression *«littérature de sanatorium»* daterait de 1930. *«Elle aurait été créée par Emmanuel Berl,* avance René Siestrunck. *Une lettre de René Crevel lui répond violemment parce qu'il l'assimile ainsi à de la littérature de gare.»* La littérature de sanatorium fut le thème des 5es Rencontres d'Aubrac en 1998, sur le lieu même où s'élevait le *«premier sana de haute altitude en France, le premier établissement électrifié sur l'Aubrac»,* dixit le fondateur des Rencontres, Francis Cransac. *«Ce pays est devenu, depuis de longues années, pendant la belle saison,* justifiait ainsi le jeune docteur Saunal missionné pour la cause, *le rendez-vous de nombreux Parisiens qui vont réparer, par la cure de petit-lait, les dommages causés à l'organisme par la nourriture et les boissons plus ou moins frelatées de la grande ville et régénérer leurs poumons par le contact d'un air pur et vivifiant.»* Le sana aveyronnais, après avoir fait bombance, ferma en 1911. Cet été 1998, on rappela son histoire, comme celle des écrivains tuberculeux Alexandre Vialatte, Michel Corday, René Crevel, Llewelyn Powys, Albert Camus, René Daumal, etc.

«MALAISE DE CIVILISATION»

On le voit, il y a de tout dans les romans de sana. Des bluettes, donc, des fictions faibles, fortes, avec le risque de dégoûter le lecteur avec une trame en milieu médical et macabre. C'est un univers de corps allongés, d'ennui et de crachats. Certains des titres illustrent d'ailleurs à merveille cette condition: *les Embrasés* de Michel Corday (1902), *les Allongés* de Jeanne Galzy (1923, prix Femina), *le Semeur de peste* de Gesualdo Bufalino (1985), *le Dernier Chapitre* de Knut Hamsun (1923) ou encore *la Pierre et l'Oreiller* de Christian Dotremont. La plupart des auteurs qui en font ont expérimenté eux-mêmes l'exil obligé au sanatorium. Louis de Robert (1871-1937), ami de Proust, en fait partie, en réchappera et écrit *le Roman du malade,* qui imagine un trentenaire obligé de partir à Davos, haut lieu sanatorial européen. Ce n'est pas le cas de René Crevel, allé plusieurs fois à Davos et dans de nombreux autres lieux de cure, qui se suicidera le 18 juin 1936 après avoir appris l'aggravation de son mal. De ses séjours de long ennui, le surréaliste écrit des lettres à la terre entière: *«Je supporte bien trois ou quatre semaines, mais après 28 jours de chaise longue, d'huile de foie de morue, de piqûres et de nourriture sans sel, je me sens devenir fou et n'ai d'autres ressources que d'aller arroser ma folie d'un assez sinistre whisky en compagnie d'autres toussotants.»* («Lettre à Jean-Louis de Faucigny-Lucinge», 1933). Le personnage de *Siloé* (1941) de Paul Gadenne qui succombera à la tuberculose en 1956, est également un jeune homme, Simon Delambre, brillant étudiant en Sorbonne, à qui on découvre une tache suspecte sur le poumon. La maladie frappe de plein fouet des vies pleines d'avenir, les extrait brutalement de la société mais elle permet parfois de jauger différemment son existence. C'est le cas dans *les Captifs* de Joseph Kessel ou dans l'autobiographique *le Froid, une mise en quarantaine* de Thomas Bernhard (1981), l'écrivain s'en sortant grâce à un retournement d'identité et à l'écriture.

CHEFS-D'ŒUVRE CONFINÉS (5/6)

Coupé du monde réel, les curistes n'ont comme repère qu'un quotidien haché par les prises de température, les repas et l'observation de leurs glaires. C'est un compte à rebours sans limite. Ce temps dilaté et l'immobilisme favorisent la lecture: en 1938, précise Paul Aron, *«est fondée l'association La lecture au sanatorium qui sera présidée par Martin du Gard jusqu'en 1953».* Ils suscitent la création de revues: *Sillages* où collabore Christian Dotremont, *Existences* dans laquelle écrit Roland Barthes, ou encore *les Cahiers du Plateau,* de la station du plateau d'Assy. C'est ce temps infini qui a inspiré Eric Faye dans *le Sanatorium des malades du temps* (1996). Il a choisi cinq personnages de roman du XXe siècle confrontés à un confinement volontaire ou involontaire. *«Dans les années 90, on assistait à une accélération avec une incapacité à la patience,* explique Eric Faye. *J'ai voulu réfléchir sur des gens plongés dans un bain d'attente, comme Hans Castorp.»* Comme le héros du *Désert des Tartares,* de Dino Buzzati, qui attend la bataille au fort Bastiani, le patient de *la Montagne magique* attend un ennemi invisible qui pourrait accentuer son offensive d'un jour à l'autre. Quand il reprend son roman au printemps 1919 après quatre ans d'interruption, Thomas Mann décidera de le remodeler en prenant le temps comme axe majeur et vecteur de l'histoire.

«EN BORDURE DU MONDE»

Car la littérature de sanatorium peut jouer un rôle de surplomb de la société, de critique des mouvements convulsifs de l'Occident. La maladie est replacée dans un plus large *«malaise de civilisation».* On se réfugie dans les sanatoriums dans un climat de malaise croissant avant la Première Guerre mondiale. Le tuberculeux de Malaparte dans son sanatorium suisse (*Voyages entre les tremblements de terre,* 1963) embrasse l'Europe de sa hauteur: *«Si vous aviez, comme moi, vécu sept ans dans ces montagnes, si vous aviez durant sept ans regardé l'Europe comme je l'ai regardée, depuis la véranda d'un sanatorium, vous sauriez que toute l'Europe est pourrie, que toute l'Europe crache du sang.»* C'est dans ces espaces-temps distendus que se révèlent des écrivains. *«Confiné cinq ans au sanatorium, Roland Barthes a énormément lu, écrit ses premiers articles et développé un rapport à soi et au corps très aiguisé par la maladie et la peur de la mort»,* dit Tiphaine Samoyault, auteure d'une biographie. *«Le sanatorium a été une expérience existentielle pour Roland Barthes, comme pour Dotremont, surréaliste actif, qui se retrouve allongé un an. C'est un bilan et un moment pour penser son existence»,* avance Paul Aron. Sa réclusion pousse Paul Gadenne à la réflexion puis à l'écriture. A la fin de son roman, Simon Delambre retourne dans le monde avec une autre philosophie: *«Il allait retourner parmi ce peuple d'hommes qui, n'ayant à aucun degré la conscience de leurs maladies véritables, ne retiennent des réalités que les seules choses visibles ou chiffrables, prennent pour sérieuse une activité souvent machinale ou puérile et qui, emportés dans l'épais tourbillon de la vie, prisonniers de leur agitation, esclaves du quotidien et de l'utile, nécessairement asservis à l'argent, n'ont pas encore eu le temps de soupçonner l'existence, en bordure du monde, de ce monde étonnant qui s'ouvre à ceux-là seuls qui savent se tenir immobiles.»* Alphonse Boudard, qui avait donné huit ans à la *«tubardise»* dans un milieu hospitalier populaire, racontait aux Rencontres d'Aubrac en 1998: *«Etant à l'arrêt dans trente-six endroits, salles d'hôpitaux et salles de sanas, je me suis mis à lire et, peu à peu, à écrire, j'ai pris goût à des choses intéressantes. Autrement, avant d'avoir eu des expériences carcérales et de sana, j'étais quasiment inculte.»* La Table ronde ressort en poche, ces jours -ci, son récit *l'Hôpital, une hostobiographie,* paru en 1972. Quant à l'incandescent René Crevel, ami de Tristan Tzara et de Paul Eluard, abonné des sanas suisses de 1924 à sa mort, il en ramènera *l'Arbre à méditation,* texte halluciné et révolté, publié au Seuil en 2013 avec une partie de sa correspondance. Il écrivait dans une lettre en 1934: *«Sans doute trouverez-vous que j'ai beaucoup tardé à vous donner de mes nouvelles, mais les jours sont si terriblement monotones que la veille se confond avec le lendemain et l'on ne sait plus où l'on est du temps.»* ◆▶

Beatrice Harraden, pionnière du genre. M. NICHOLSON. CORBIS. GETTY

René Crevel en 1928. LILI BARUCH. ULLSTEIN BILD. GETTY IMAGES

Vendredi, sixième et dernier volet de notre série: Fernando Oreste Nannetti